

## COMPTES RENDUS

Catherine Ébert-Zeminová, *Textasis, Anagogie interpretačního vztahu*. Praha, Karolinum 2011, 235 p.

De quelle façon peut-on interpréter une œuvre littéraire et quels procédés utiliserait-on pour y parvenir ? Selon l'auteure de l'ouvrage *Textasis*, Catherine Ébert-Zeminová, qui enseigne actuellement à la Faculté de Pédagogie de l'Université Charles, la réponse à cette question repose sur le postulat herméneutique suivant : toute personne en lisant interprète ce qu'elle lit et, ce faisant, devient partie prenante d'un processus noétique en tant qu'élément « variable », « variable » dont il est impossible de ne pas tenir compte.

Une telle approche, qu'une œuvre littéraire qualifie d'acte de communication, s'appuie naturellement sur de solides connaissances en littérature et en philosophie, connaissances dont l'auteure se sert de façon que sa démarche intègre également certains concepts psychologiques et psychanalytiques. Contrairement à ce qui arrive d'ailleurs souvent, sa maîtrise des théories littéraires et philosophiques ne la limite nullement et devient même le point de départ de nombreuses conclusions et points de vue personnels.

Les questions essentielles que l'auteure se pose – identifier le qui et le quoi, les acteurs et les objets de ce processus interprétatif, la façon dont il se produit, les lieux de ses « ébats », sont continuellement analysées sous différents angles dans les divers chapitres qui leur sont consacrés ; ainsi en est-il de l'authenticité, de l'intimité, de la sacralité, de la lucidité, de la pluri-dimensionnalité, etc.

La littéralité, c'est-à-dire la matière littéraire des œuvres sur lesquelles Catherine Ébert-Zeminová travaille et qu'elle transforme, et que dynamise la rigueur de son discours, est en tout cas le signe manifeste d'une joie réelle (fait relativement rare dans le contexte tchèque), joie liée à la recherche entreprise et aux trouvailles faites, et signe d'un engouement presque entêté que l'on ressent dans ses choix thématiques. Le côté « pratique » de sa théorie est, lui, développé par le truchement d'écrivains français. Des romans caractéristiques de sa démarche, voire emblématiques et pourtant peu connus du grand public comme *Les Enfants du limon* (Queneau), *Le Rivage des Syrtes* (Gracq), *La Marge* (de Mandiargues), *Les Tribulations héroïques de Balthazar Kober* (Tristan), font ainsi l'objet de possibles interprétations tout en ne proposant que quelques « pistes » de réflexion puisqu'elle reconnaît non seulement l'existence de ce lecteur au « moi variable », mais veut encore le contraindre à d'autres interprétations, à des interprétations qui soient, elles aussi, tout aussi justes.

De fait, Catherine Ébert-Zeminová estime que rien, même l'auteur qui est pourtant le rédacteur du texte et, à ce titre, l'instigateur de la communication, ne devrait influencer de l'extérieur la démarche interprétative. Le texte, dont l'existence même modifie le monde, devient donc lui-même, grâce à une interprétation diligente et scrupuleuse, instrument de communication. Cette habilité, intrinsèque au texte, relève en réalité de la propre habilité du lecteur à pouvoir entamer, dans certaines conditions, un dialogue avec lui-même, et être ainsi en mesure de communiquer avec son for intérieur.

Que pouvons-nous donc espérer lorsque nous entreprenons de lire *Textasis* et lorsque nous nous élançons sur les sentiers de cette démarche interprétative à laquelle convie Catherine Ébert-Zeminová ? Les risques sont multiples. L'auteure part en effet du principe que « l'interprète ne sait jamais rien d'avance parce qu'il ne peut savoir quels aspects sensibles de son histoire et de sa vie

personnelle le texte révélera ; quelles facettes cachées de sa personnalité et de son ‘ombre’ – aspects qu’il ne peut d’ailleurs pas même envisager en raison de l’image qu’il se fait de lui – le texte saisira, le plaçant face à lui-même, dans un tête-à-tête avec un soi dont il n’avait pas envie» (p.180). Si nous tenons compte de ce préalable, nous devons constater que l’auteure, mais surtout le lecteur qui tente d’interpréter *Textaxis*, empruntent tous deux une voie qui les dirige vers la forêt secrète de la connaissance pour la leur faire quitter ensuite troublés ou étonnés... mais de quelle façon ? Cette question peut s’avérer bien trop personnelle, car de ce face-à-face avec soi-même, peu de personnes sont épargnées.

*Marcela Poučová, Béatrice Vicaire*

Juan A. Sánchez Fernández, **La tesitura de La Celestina (Una aproximación)**. Praha, Karolinum 2012, 221 p.

Una de las publicaciones recientes de la Editorial Karolinum que no debe pasar desapercibida es, sin lugar a dudas, *La tesitura de La Celestina (Una aproximación)* de Juan A. Sánchez Fernández. Según indica el propio subtítulo, el libro pretende ofrecer un acercamiento a la obra de Fernando de Rojas, que, por ser uno de los textos fundamentales de la literatura española, forma parte de la lectura recomendada —o mejor dicho, obligatoria— de los estudiantes de filología hispánica. Dicho objetivo no es nada sorprendente si se toma en cuenta que Juan A. Sánchez Fernández es profesor adjunto en el Departamento de Lenguas y Literaturas Románicas de la Universidad Carolina de Praga, donde imparte clases precisamente de literatura, siendo el campo de su especialidad aparte de la obra inmortal de Fernando de Rojas, la de Cervantes, así como la de los grandes autores del Siglo de Oro.

Se puede hacer constar sin temor a caer en el riesgo de exagerar que *La Celestina* representa una de las obras más enigmáticas y misteriosas de la literatura española, que incluso hoy en día sigue suscitando una serie inagotable de preguntas e inquietudes muy difíciles de aclarar, y por ello muy inspirativas. Por otro lado, también es cierto, como se apunta en la “Presentación” de la monografía que la bibliografía celestinista relacionada con el estudio crítico de la obra representa un corpus de dimensiones considerables al que, además, van sumándose nuevos títulos sin cesar. Por lo tanto es natural y legítima la pregunta formulada por el autor sobre sí, dadas las circunstancias, es posible en este campo aportar algo nuevo: algo que no se haya mencionado ya antes en alguna ocasión. En este sentido, no obstante, conviene señalar que resulta igualmente verídica la afirmación de que en el caso de la literatura canónica prácticamente nunca se puede llegar a un punto límite a partir del cual todo ya esté dicho. Incluso se puede declarar que cada lectura y relectura crítica de los clásicos contribuye a descubrir nuevas conexiones relacionadas con sus obras, permitiendo identificar elementos y aspectos interesantes antes omitidos. Gracias a esta continua búsqueda pueden seguir apareciendo capas ocultas que, en su finalidad, ayudan a revelar otras dimensiones de las obras, lo que, a la vez, justifica el surgimiento de nuevas interpretaciones.

El mérito del estudio de Juan A. Sánchez Fernández consiste justamente en ofrecer un acercamiento a la obra contextualizada en el marco histórico correspondiente, mediante una acertada selección de temas importantes tratados en trabajos críticos de los celestinistas más destacados tanto españoles como extranjeros. El núcleo de la monografía está dividido en cinco capítulos, de los que el primero —titulado “El autor y las coordenadas de la obra”— se centra en las numerosas dudas y ambigüedades unidas con la figura del autor de la famosa tragicomedia, las que hasta hoy en día siguen ocupando a los críticos, y a la par, inspirando grandes debates en los círculos académicos. Asimismo se nos ofrece un cuadro sinóptico de la escena cultural y literaria que sirve de base a partir de la cual se reflexiona sobre varias cuestiones de gran interés, como p. ej. hasta qué punto la obra puede entenderse como una parodia de las novelas sentimentales, según sostienen algunos críticos.